



BRUNO LEVY

Hypocrisie, rudesse capitaliste, magouilles au menu du dernier livre de Pierre Lemaitre.

“On compte sur les doigts de la main les livres qui ont changé le monde, ce sont la Bible ou Marx. Mais la littérature a un pouvoir.”

de son détournement, de la concussion. Quand j’y réfléchis, je pense que cela me plaît comme romancier, car l’arnaque est ambivalente. Certes, on la trouve immorale, car c’est du vol, mais on ne peut pas s’empêcher de la saluer quand elle est bien faite et que, bien sûr, on n’en est pas la victime. On peut évidemment voir des liens avec aujourd’hui et la fraude fiscale, et les ventes d’armes douteuses, mais je pense que tout roman, même si je remontais à Cléopâtre, parlerait forcément déjà d’argent comme d’amour, ce sont des universaux.

Dans votre livre, on est loin des “Glorieuses”, le mécontentement social est vif, comme aujourd’hui.

En feuilletant dans mon projet, décennie après décennie, tout le siècle de 1914 à 1989, je propose une coloration qui n’est pas celle qu’on a l’habitude de montrer. Je pose la caméra de biais par rapport aux événements en m’intéressant dans *Au revoir là-haut* à la réinsertion des soldats et ici en évoquant la guerre au Vietnam plutôt qu’en Algérie. Cela donne, c’est vrai, une vision différente et souvent noire de l’Histoire, mais teintée d’humour et de dérision. De fait, le début des Trente Glorieuses en 1948 fut marqué par d’innombrables grèves et manifestations comme on en connaît aujourd’hui, avant que la France ne connaisse une longue période de prospérité où les gens pouvaient encore espérer que leurs enfants vivraient mieux qu’eux.

Des romans comme les vôtres peuvent-ils faire avancer les idées de solidarité et de justice, changer un peu leurs lecteurs en leur faisant mieux comprendre le monde ?

On compte sur les doigts de la main les livres qui ont changé le monde, ce sont la Bible ou Marx. Mais la littérature a un pouvoir. Si quelqu’un lit dans le même mois Nicolas Mathieu, Pierre Lemaitre, Éric Vuillard, il aura à réfléchir un tout petit peu à ses convictions. Ma tâche de romancier est de raconter

des histoires, de poser des questions et de laisser les gens en penser ce qu’ils veulent. La puissance de la littérature est de ne pas avoir d’image. Dans un film, vous voyez incarné dans un acteur le personnage dont on parle et on ne peut en changer. Dans la littérature, c’est tout différent. Je suis certain qu’il y aura autant d’idées autour de mon personnage de Geneviève qu’il y a de lectrices. Chacun va se fabriquer sa propre réalité.

Vous évoquez la presse, avec “Le Journal du soir” qui est le “France Soir” de Lazareff.

Lazareff a eu des intuitions géniales en jouant d’abord sur la cadence, en comprenant que l’information irait de plus en plus vite. Certains jours, il y avait quatre ou cinq éditions différentes dans la même journée. Et sa seconde intuition fut de faire cohabiter étroitement des pages de politique et de diplomatie avec des faits divers.

Comme dans vos livres précédents, vous insérez dans votre roman de multiples références littéraires invisibles dont on trouve la liste en notes de fin de livre ?

Ce ne sont pas forcément des écrivains que j’aime. Je cite aussi Georges Brassens, dont j’admire le talent, mais dont je n’aime pas le côté anarchiste de droite. Je cite même Jérôme Cahuzac; le ministre de l’Économie sous François Hollande, condamné pour fraude fiscale, un homme que je n’admire nullement. Dans le roman, quand François Pelletier parle du scandale des piastres à un sénateur corrompu, j’ai aimé reprendre la phrase hallucinante de Cahuzac devant le Parlement. Je fais dire au sénateur ce que Cahuzac disait: “*Je n’ai pas, je n’ai jamais eu de compte dans l’un de ces établissements, ni maintenant ni jamais.*”

→ Pierre Lemaitre, “*Le Grand Monde*”, Calmann-Lévy, 587 pp., 22,90 €